



## Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

30 | 2003

Les Aventures de Télémaque. Trois siècles d'enseignement du français. I.

---

# Quand la figure de Mentor était le miroir des maîtres de langues

Henri BESSE

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1588>

ISSN : 2221-4038

### Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 131-144

ISSN : 0992-7654

### Référence électronique

Henri BESSE, « Quand la figure de Mentor était le miroir des maîtres de langues », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 30 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1588>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© SIHFLES

---

# Quand la figure de Mentor était le miroir des maîtres de langues

Henri Besse

---

- 1 *Les Aventures de Télémaque* s'inscrivent dans la tradition des « miroirs du prince » et non dans celle des manuels de langue, qu'elle soit maternelle ou étrangère. Ce qui pose la question de savoir pourquoi cet ouvrage, dépourvu de toute instruction grammaticale, est devenu un des textes majeurs de l'enseignement, entre autres<sup>1</sup>, du français.
- 2 Notre hypothèse est que la figure de Mentor y est une autre sorte de « miroir », celui des enseignants de ces langues vulgaires, privées encore du prestige des langues savantes dans lesquelles l'Europe continuait à se reconnaître. Si même la déesse Calypso, au début du premier Livre, ne peut « découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné » (T. 1995 : 31), le simple mortel qu'est Télémaque finit, à la fin du dernier Livre, par reconnaître en Mentor la figure de Minerve, laquelle lui avoue : « Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous » (*ibid.* : 409). Comme si les aventures de Télémaque n'avaient pas eu d'autre but que de lui faire admettre la divinité cachée de Mentor, et partant de tout pédagogue, fût-il enseignant d'une langue vulgaire.

## 1. Un texte tissé d'au moins quatre discours pris dans une culture quelque peu oubliée

- 3 *Télémaque* a été écrit dans l'urgence du tête à tête maître-élève : « c'est, dira Fénelon, une narration faite à la hâte, à morceaux détachés, et par diverses reprises » (O. de F. 1820-24 : XX, II-III). On doit certes faire la part d'un certain goût, chez Fénelon, pour les « beautés [...] négligées en apparence » (L. à l'Ac. 1922 : 68), mais son ouvrage n'en porte pas moins, çà et là, la marque de cette urgence et des facilités qu'elle entraîne, comme ces multiples vers blancs qu'échenille l'abbé Martin (voir T. 1890). C'est un *texte de mémoire* – tels ces « paysages de mémoire » que les peintres brossaient, sans esquisse préalable faite sur le motif, directement en atelier, leur vision comme épurée par le souvenir – que Fénelon écrit sur un fond qui avait été déjà beaucoup travaillé. Toutes ses éditions plus ou moins

savantes – de celle que fit paraître à Hambourg, en 1731, le ministre protestant David Durand<sup>2</sup> à celles de Le Brun (1995 et 1997), en passant par celle de Cahen (T. 1920) – attestent, dans leurs notes et commentaires, que Fénelon s'est remémoré, en l'écrivant, un large corpus du *déjà-écrit par d'autres* que lui. En particulier, celui du discours de la Fable, animé par bien d'autres mémoires que la mythologie gréco-romaine, que Rollin définira (nous soulignons) comme « un mélange & composé de faits réels & de mensonges embellis & ornés, [qui] est né de la vérité, c'est-à-dire de *l'histoire tant sacrée que profane* » (1732 : IV, 260) Mais ces éditions attestent aussi que *Télémaque* doit beaucoup au *déjà-écrit par lui-même*, en gros l'ensemble des textes que Le Brun a rassemblés dans le premier tome de son édition de la Pléiade (O. I 1983).

- 4 D'où sans doute une graphie dont les manuscrits du *Télémaque*<sup>3</sup> attestent de la cursive rapidité, avec d'amples paragraphes très légèrement ponctués, sans note ou glose explicative, écriture correspondant bien à cette « diction simple, précise et dégagée, où tout se développe de soi-même et aille au-devant du lecteur » qu'il préconisera (L. à l'Ac. 1922 : 65). Écriture que les éditions savantes ou scolaires altèrent gravement par leur typographie et par leurs notes. En effet, elles ne se bornent pas à en « moderniser » l'orthographe, mais le découpage en paragraphes et surtout la ponctuation, oubliant que Fénelon raisonnait en la matière non par *phrases* (au sens que prend ce terme au XVIII<sup>e</sup> siècle), mais par *périodes* d'origine oratoire, soumises au *nombre* poétique, et donc à leur *cadence* figurative<sup>4</sup>. Quand à leurs notes, elles excluent de notre plaisir de lecture, que la tentation de les consulter interrompt sans cesse, « toute suspension de l'esprit, toute attente, toute surprise, toute variété et souvent toute magnifique cadence » (L. à l'Ac. 1922 : 65).
- 5 Autrement dit, le lecteur moderne s'y trouve plus ou moins privé du plaisir que Bourgogne a pu éprouver à lire – épisode par épisode à mesure que son précepteur lui en remettait les feuillets, comme une sorte de feuilleton à usage privé – les aventures d'un personnage qui avait son âge et qui, souvent, lui ressemblait comme un frère. Le manuscrit de son maître lui laissait une certaine latitude rythmique et interprétative – tout comme dans les partitions baroques qui permettaient l'improvisation – dont nous privent les corsets typographiques de naguère ou d'aujourd'hui, même s'ils nous sont devenus plus ou moins nécessaires.
- 6 De cette tapisserie de haute lice qu'est le *Télémaque*, on pourrait dire qu'elle est dévidée d'au moins quatre discours. A l'endroit, on ne voit que la trame du discours de la Fable, grande fresque baroque imitée de l'Antique, mais l'envers montre que cette trame, ornée de motifs fabuleux aux couleurs codées (à la manière d'un Nicolas Poussin), est ourdie d'au moins trois autres discours constituant ses fils de chaîne : 1) un discours didactique, où Fénelon s'inscrit dans l'antique tradition de Quintilien ou de saint Augustin tout en s'en démarquant ; 2) un discours relevant plus de l'art poétique que de la rhétorique ; 3) un discours d'ordre politico-économique qui n'est pas dissociable d'un certain discours religieux.

## 2. Une pédagogie des « instructions indirectes à l'occasion d'autrui » fondée sur l'imitation

- 7 Fénelon s'avère, en particulier dans *De l'éducation des filles*, plus proche de Locke ou Du Marsais que de saint Thomas ou Malebranche. Ceux-ci pensaient que les enfants, nés avec

une raison émanant de Dieu et donc semblable à celle des adultes, ont la capacité d'apprendre le plus abstrait (les mathématiques ou les règles du latin en latin), alors que le concret (qu'il relève de la nature ou de la morale) doit leur être enseigné plus tard, parce qu'engageant une expérience qui ne vient qu'avec l'âge. Rationalisme innéiste qui ne se retrouve guère chez Fénelon. Pour lui, « le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continu » (*O. I* 1983 : 103), et ce qui les rend incapables de toute attention un peu soutenue : « l'enfant vous fait une question, et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher » (*ibid.* : 104). Il s'ensuit que « si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, [...] elle l'est moins au raisonnement » (*ibid.*). On ne peut donc faire fonds que sur la curiosité des enfants, « un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction » (*ibid.* : 100), et sur leur « pente à imiter », qui fait qu'ils imitent « tout ce qu'ils voient » (*ibid.* : 101).

- 8 Un bref rappel de ce qu'était l'*imitation* dans la pédagogie du temps est sans doute nécessaire. Le *Guide des Humanistes*<sup>5</sup> en précise les modalités : c'est prendre « pour modèles les Écrivains qui ont marché avec gloire » dans un genre sans pour autant tomber dans « le plagiat », lequel revient « à copier non seulement la pensée d'un Auteur, mais encore son tour & ses expressions », alors que « l'imitation consiste à prendre le tour & quelques expressions d'un Auteur, sans en prendre la pensée, ou à présenter sa pensée sans copier ni le tour, ni l'expression », l'auteur ajoutant que « l'imitateur a bien plus de liberté, quand il puise dans un autre idiôme que celui où il écrit » (Tuet 1801 : 106-118). Liée à une sorte d'émulation dans l'art du bien parler-écrire, l'imitation l'était aussi, et pas seulement aux yeux des dévots, à la pratique de la religion : « il faut réformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant, dans sa chair semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer » (*O. I* 1983 : 138). C'est à cette imitation traditionnelle, à la fois littéraire et morale, que recourt Fénelon dans son *Télémaque*, mais en l'inscrivant dans une pédagogie qui lui est propre.

- 9 Plutôt que de piquer l'élève « par le mépris et par les reproches » publics, Fénelon suggère de procéder (nous soulignons) « par des instructions indirectes à l'occasion d'autrui » (*ib.* : 115), soit en faisant appel à « une personne raisonnable [...], qui lui dise ce que vous ne devez pas lui dire vous-même », à qui il « puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oserait le faire devant vous » (*ib.* : 109), soit à « une personne inférieure, comme un autre enfant », qui lui fera vos reproches « sans que vous paraissiez le savoir » (*ib.* : 115). « Instructions indirectes » qui sont essentielles à la pédagogie de Fénelon, mais qui n'en restent pas moins une sorte d'auxiliaire. On cite souvent un passage du chapitre V (le plus long de son traité) où il les précise, mais pas toujours en entier<sup>6</sup> :

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre ; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements : que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux ?

Tâchons de changer cet ordre, rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir ; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit. (*ib.* : 110-111, nous soulignons).

- 10 Le chapitre VI, intitulé « De l'usage des histoires pour les enfants », permet de comprendre comment Fénelon combine, dans son *Télémaque*, ce genre de « divertissement » avec ses « instructions indirectes ». Il débute ainsi :

Les enfants aiment avec passion les contes ridicules ; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes au récit des aventures qu'on leur raconte ; ne manquez pas de profiter de ce penchant [...]. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre d'avantage ; ensuite la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots ; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfants en suspens, et de leur donner l'impatience de voir la fin. (ib. : 118-119, nous soulignons).

- 11 Et Fénelon d'insister, là aussi, pour que ces « histoires » ne soient pas prétexte à de véritables leçons, qu'on « ne leur donne pas l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter » (ibid. : 119), qu'on se garde bien de lui « faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées ; il faut que le plaisir fasse tout » (ibid. : 123). Ajoutons qu'il n'en exclut pas, tout comme la Fable chez Rollin, les « histoires saintes ». C'est, pour lui comme pour le Fleury du *Catéchisme historique*, « ignorer profondément l'essentiel de la religion » que de « ne pas voir qu'elle est toute historique », que « c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire » (ib. : 120).
- 12 Chaque fois que « le sage Mentor », selon l'épithète de nature<sup>7</sup> que lui donne souvent Fénelon, intervient dans *Télémaque*, c'est en vertu de ces « instructions indirectes à l'occasion d'autrui », mais d'un autrui qui y est devenu fictif. Mentor n'y est d'évidence qu'une *persona*, un « masque de théâtre » sous le couvert duquel Fénelon instruit Bourgogne tout en le divertissant. Peut-être faut-il voir, dans cette pédagogie des « instructions directes » et des « histoires pour les enfants », une discrète réaction à la pédagogie des « morceaux choisis » que Bossuet avait naguère confortée, à l'intention du père du jeune duc de Bourgogne, par ses éditions *ad usum Delphini* ?

### 3. Une « narration fabuleuse en forme de poème héroïque » dont le héros est moins Télémaque que Mentor

- 13 Le second discours – celui qui donne forme à la Fable profane et sacrée – relève des deux arts qui étaient étudiés dans les collèges après les classes de grammaire (dont les élèves avaient plus ou moins le même âge que Bourgogne quand Fénelon lui composa son *Télémaque*), l'art poétique et l'art de l'éloquence. Il s'agissait, par une pratique assidue et codifiée de l'imitation, de faire des élèves non des savants mais des êtres plus humains et plus chrétiens, en leur apprenant, selon les règles de ces deux arts, à modeler leur imaginaire et leur dire sur les grands exemples (plus antiques que modernes) dans lesquels la société policée de leur temps se reconnaissait (pratique des belles-lettres ou des *litterae humaniores*, voir Besse 1999). La « douce et puissante persuasion », selon les épithètes de nature que lui donne souvent Fénelon (T. 1995 : 263, 334...), est certes partout présente dans le *Télémaque*, et ce n'est pas par hasard si Mentor la maîtrise mieux que « le plus éloquent de tous les rois de la Grèce » (ibid. : 190). Mais ce n'est pas dans les termes de la rhétorique<sup>8</sup>, et encore moins dans ceux du roman, que Fénelon caractérise son œuvre, mais dans les termes de l'art poétique, considéré au moins depuis Aristote comme le premier et le plus noble des arts. Il y voit (nous soulignons) une « narration fabuleuse en forme de poème héroïque comme ceux d'Homère et de Virgile, où [il a] mis les principales instructions qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner » (cité par Goré,

T. 1968 : 29) ; ou bien un « poème épique » qu'il a écrit « à l'imitation de l'Iliade ou de l'Odyssée, ou de l'Enéide, de façon que rien, sinon le vers, ne paraissent manquer au poème », lequel vise à « insinuer, en charmant les oreilles de l'enfant royal, les préceptes les plus purs et les plus sérieux de l'administration d'un royaume » (O. II 1997 : 1241-42<sup>9</sup>). La poésie ne se voulant, de nos jours, ni narrative ni héroïque ni imitatrice et encore moins didactique, cet art poétique exige quelques rappels, que nous empruntons à deux ouvrages juste antérieurs à la rédaction du *Télémaque*.

- 14 Pour Le Bossu – auteur du *Traité du poème épique* paru en 1675 – la primauté de ce genre est liée à ce que son « premier but est d'instruire » (1676 :10), mais « plus pour les mœurs & pour les habitudes que pour les passions » (*ibid.* : 11). De cette fin, il résulte, au dire d'Aristote même, que « la Poésie est plus grave que l'Histoire, & que les Poètes sont plus Philosophes que les Historiens » (*ibid.* : 8. En italique dans le texte : il s'agit d'une traduction d'Aristote). Ce qui fait des poètes, quand ils s'élèvent à l'épopée, de véritables « philosophes moraux » (*ibid.* : 10). D'où cette définition du genre : « L'Epopée est un discours inventé avec art, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action importante, qui est racontée en Vers d'une manière vraisemblable, divertissante & merveilleuse » (*ibid.* : 14) Il s'ensuit que l'épopée sollicite moins « la force du raisonnement que l'insinuation & le plaisir, (en) s'accommodant aux coutumes & aux inclinations particulières de ses Auditeurs » (*ibid.* : 44). On conviendra que la « narration fabuleuse en forme de poème héroïque » qu'est le *Télémaque* selon Fénelon est conforme – le vers excepté, sur lequel nous allons revenir – au traité de Le Bossu.
- 15 Lamy fait paraître, en 1678, des *Nouvelles Réflexions sur l'Art poétique*, où il se propose d'examiner les règles « du Poème, & particulièrement du Poème Epique, & des Pièces de Théâtre, lesquelles sont communes aussi à ces histoires Poétiques, qu'on appelle Romans » (Lamy 1757 : 449). Voici donc le poème épique dégradé de la très haute marche où le plaçaient Aristote et Le Bossu à celle, bien inférieure, du théâtre et du roman, deux genres qui étaient alors, et qui sont restés longtemps, suspects à nombre d'éducateurs<sup>10</sup>. Lamy ajoute que l'art poétique n'étant « pas fort utile », il n'en fera pas l'apologie. D'ailleurs, les seize chapitres de sa première partie n'en sont qu'une critique assez bien résumée par le titre du chap. XV : « La Poésie est une Ecole de toutes les Passions que condamne la Religion » (*ibid.* : 499). Dans les seize chapitres de sa seconde partie, il précise que le poème épique exige une « action grande & extraordinaire », présentée d'abord « d'une manière claire & obscure, de sorte que le lecteur [...] aperçoit des choses qu'il ne sait point, & qui lui donnent de la curiosité » (*ibid.* : 521), laquelle se heurte bientôt à « quelque grande difficulté imprévue » qui, par le retard qu'elle provoque, est « comme un sel qui [l']irrite » (*ibid.* : 522), avant qu'elle ne soit assouvie par ce « changement de fortune » qu'est la « Peripetie » ou la « reconnaissance » (*ibid.* : 523). Telles celles faisant que Télémaque en pleurs reconnaît, à la toute fin de ses aventures, que « l'inconnu qui [lui] a donné une si grande émotion est le grand Ulysse » son père (T. 1995 : 405), au moment même où, brusquement rasséréné, il voit Mentor se transfigurer en la déesse Minerve, qui lui demande de l'écouter « pour la dernière fois » (*ibid.* : 409).
- 16 Reste que *Télémaque* est en prose, mais Fénelon considère que « toute l'Écriture [sainte] est pleine de poésie, dans les endroits mêmes où l'on ne trouve aucune trace de versification » (L. à L'Ac. 1922 : 53), et que « la perfection de la versification française [lui] paraît presque impossible » (*ibid.* : 54), la rime faisant perdre au français « beaucoup de variété, de facilité et d'harmonie » (*ibid.* : 55). Et reste que les « leçons réglées » qu'il a mises dans la bouche de Mentor ont été très tôt critiquées<sup>11</sup>, mais Fénelon se devait d'y

délivrer « les préceptes les plus purs et les plus sérieux de l'administration d'un royaume », et s'il parvient parfois à les insinuer dramatiquement, à travers les (més)aventures de Télémaque, il n'y réussit pas toujours, en raison de la diversité et complexité des thèmes à traiter. De plus, peut-être lui fallait-il aussi prendre en compte les préventions de ceux qui, à l'instar de Lamy, faisaient de la poésie « une École de toutes les Passions » ? Nombre des « maximes de Mentor » n'y sont-elles pas des mises en garde contre les passions en général et, plus particulièrement, contre celles du jeune Bourgogne, chez qui elles sont nées d'avoir « été flatté par sa mère dès le berceau » (T. 1995 : 275) ? Maximes que vient parfois tempérer un peu d'humour, comme quand Fénelon évoque ces deux couches apprêtées par des nymphes, « l'une de lion pour Télémaque, l'autre d'ours pour Mentor » (*ibid.* : 80).

- 17 Mais quelle est « l'action importante » ou « grande & extraordinaire » du « poème héroïque » de Fénelon ? D'évidence, moins les aventures de Télémaque à la recherche de son père que celles qui aboutissent, par la force persuasive de multiples épisodes secondaires, à ce que Télémaque finit par faire « avec docilité ce que Mentor veut » (*ibid.* : 408). C'est moins un roman d'apprentissage que le *roman d'une éducation*, celle par laquelle Fénelon est parvenu à faire d'un jeune prince au « mauvais naturel » (*ibid.* : 296) un être plus humain et plus chrétien. En quoi Fénelon semble avoir réussi, Bourgogne étant devenu, si l'on en croit Saint-Simon<sup>12</sup>, « affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent [...] humble et austère pour soi », et « tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses » (Saint-Simon 1985 : IV, 415).

#### 4. Quand Mentor tient un discours où le politique n'est pas dissociable du religieux

- 18 Le contexte politique et économique, relativement difficile<sup>13</sup>, des années durant lesquelles Fénelon rédige son *Télémaque* était aussi celui, à la fin de 1693 ou au début 1694, de ce qu'on appellera sa *Lettre à Louis XIV* (qui ne fut publiée qu'en 1785, par d'Alembert). Lettre qui n'est peut-être qu'une « instruction indirecte à l'occasion d'autrui », puisque J. Orcival en fait, solides arguments à l'appui, « une sorte d'aide mémoire remis à Mme de Maintenon pour guider sa conduite vis-à-vis du roi », Le Brun y voyant « une des premières formulations de la politique fénelonienne qui bientôt s'exprimera dans les *Aventures de Télémaque* et qui sera exposée de façon synthétique dans l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté* et dans les *Tables de Chaulnes* » (O. I 1983 : 1410). De fait, le grand-père y est peint comme l'envers noir de ce que son petit-fils doit devenir, pour peu qu'il suive les conseils de Mentor. Ajoutons à cette lettre le *Mémoire concernant la cour de Rome*, où le politique se mêle encore davantage au religieux, Fénelon s'avérant d'un gallicanisme mesuré, Le Brun y voyant aussi un « tableau en raccourci de la politique fénelonienne, avec l'insistance sur le désintéressement où on perçoit l'écho de la spiritualité » que Fénelon défendra bientôt dans son *Explication des maximes des saints* (*ibid.* : 1405). Les éditions de l'abbé Martin (T. 1890) et de Le Brun (T. 1995 et O. I 1997) attestent, dans leurs notes, des échos de ces textes plus politiques que religieux dans le *Télémaque*.
- 19 L'abbé s'y plaît à souligner la « hardiesse » de Fénelon, en renvoyant une vingtaine de fois à l'*Examen*. Ainsi trouve-t-il qu'il « y a bien de la hardiesse dans cette maxime » où Mentor s'adresse, en présence de Télémaque, à un Idoménée proche de Louis XIV : « Ah !



Idoménée, vous dites que les dieux ne sont pas las de vous persécuter, et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire » (T. 1890 : 143). Hardiesse qui l'était sans doute moins au temps de Fénelon qu'elle ne le semble parfois de nos jours<sup>14</sup>. Dans ses notes, Le Brun se réfère presque aussi souvent à la *Lettre*. Mais ni l'un ni l'autre ne signalent que ces « sources » sont presque toutes mises dans la bouche de Mentor alors qu'il s'adresse, directement ou en sa présence, à Télémaque. Comme si « les préceptes les plus purs et les plus sérieux de l'administration d'un royaume » passaient, quasi exclusivement, par ce masque favori de Fénelon qu'est Mentor.

- 20 Ce qui n'est pas le cas des allusions plus discrètes, comme épanchées dans l'ensemble du texte, aux Écritures saintes qu'on peut trouver dans le *Télémaque*. Mentor en est certes parfois le truchement, mais il est loin d'en avoir l'exclusivité. Peut-être par souci de vraisemblance narrative, mais aussi parce que ces « imitations » bibliques y irriguent constamment la prose de Fénelon. L'abbé Martin note ces allusions comme autant d'anachronismes chrétiens : ainsi quand Télémaque dit qu'il ne peut se « résoudre à mentir », l'abbé note, non sans dilection, que Télémaque montre ici « une délicatesse qu'Homère n'a pas soupçonnée » (*ibid.* : 48). Si les fils de chaîne dévidés de la Vulgate n'apparaissent pas aux lecteurs peu accoutumés à la tradition biblique, quiconque en reste familier peut aisément en discerner les discrets linéaments. La Vulgate sous-tend la tessiture antiquisante de la trame à la manière dont la Sagesse chrétienne était supposée, au moins depuis saint Augustin<sup>15</sup>, avoir précédé et parachevé la Sagesse antique. Et Bourgogne était sans doute déjà accoutumé à cette lecture allégorique, au sens que saint Thomas prêtait à ce terme<sup>16</sup>, par l'étude des textes grecs ou latins que Fénelon lui imposait, et par la plupart des arts de son temps.
- 21 Dans les années mêmes où Fénelon compose son *Télémaque*, il doit faire face, en plus de sa charge de précepteur, à un tourbillon d'activités relatives à la défense et illustration de la religion catholique<sup>17</sup>. Que son écriture soit alors comme imprégnée de cette large intertextualité évangélique (au sens premier du terme), qu'elle suive souvent la scansion oratoire du *missionnaire* (le mot prend ce sens à l'époque de Fénelon) ne peut surprendre. On distingue parfois, dans la tradition catholique, la théologie spéculative de la théologie kérygmatisque, conçue comme une aide à la prédication ou à la mission<sup>18</sup>. La première est proche de celle de Bossuet telle que la caractérise Le Brun : « une méthode déductive, tirant les conséquences de ses principes théologiques et reconstruisant une spiritualité à leur modèle » (O. I 1983 : 1540) ; la seconde correspond moins bien à ce qu'il dit de la théologie de Fénelon (*ibid.*). Elle en est néanmoins, nous semble-t-il, proche, en ce qu'elle fonde l'annonce de l'Évangile sur le témoignage de son premier héraut<sup>19</sup> et de ses apôtres, sur cette Fable sacrée dont le *Télémaque* est comme baigné.

## Conclusion

- 22 Tissée d'au moins quatre discours, dont un seul (celui de la Fable) était alors partagé par toute l'Europe lettrée, les trois autres (celui d'une didactique des « instructions indirectes à l'occasion d'autrui » propre à Fénelon, celui d'une politique plus proche de la théorie du contrat selon Hobbes que de l'absolutisme de droit divin selon Bossuet, discours que Fénelon ne dissocie pas d'une catholicité missionnaire) étant plus circonstanciels, pourquoi cette œuvre, infiniment plus complexe qu'elle ne semble à première lecture, a-t-elle connu un tel succès, jusqu'à nos jours<sup>20</sup>, dans la pédagogie des langues ? Son style a été autant vanté que décrié ; ses préceptes, parfois pré-rousseauistes, moqués ; ses



multiples anachronismes, critiqués ou parodiés ; et si sa mise à l'Index en Espagne a pu favoriser sa diffusion dans l'Europe protestante, elle ne l'explique pas.

- 23 Reste le prestige nobiliaire de son auteur et de son premier lecteur, un ingrédient essentiel à ce *papillotage*<sup>21</sup> qui, même après la Révolution, a diffusé un art de vivre à la française, par séduction plus que par force, parmi la noblesse d'Europe et parmi ceux qui en singeaient la distinction. Reste aussi que la métamorphose de Mentor en Minerve, sa divination en quelque sorte<sup>22</sup>, a sans doute été perçue par nombre de précepteurs et de maîtres de langue comme une sorte de compensation symbolique à ce qui restait, pour nombre d'entre eux, un « métier de chien ». En usant du *Télémaque* pour enseigner entre autres le français, ils se donnaient l'illusion, et sans doute aussi à ceux qui les rétribuaient, que leur métier visait plus haut que le simple enseignement d'une langue qui, malgré son prestige mondain, demeurait non « savante », qu'ils étaient eux aussi des enseignants de ces belles-lettres qui, depuis des siècles, formaient la jeunesse « par rapport à l'esprit & au cœur » ; belles-lettres qui commenceront pourtant à être détrônées, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par la « science » de la littérature (voir aussi Besse 1999) ou bien par celle de l'histoire.
- 24 Bornons-nous au seul abbé Barthélemy (1716-1795). Dès 1757, il s'était engagé dans un projet qui lui demanda plus de trente ans de travail acharné, puisque l'impression du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* ne fut achevée qu'en décembre 1788<sup>23</sup>. Pour Le Brun, ce *Voyage* aurait contribué, en faisant « de la science des mots et des documents le critère de la vérité d'un texte, [...] à priver le *Télémaque* de l'une de ses fonctions, celle d'un livre de référence » (T. 1995 : 9). On est loin, en effet, d'un texte de mémoire cultivant le goût des « apparences négligées » : plus de vingt mille citations référencées en bas de chaque page y ont été soigneusement colligées, quelque quatre cents pages y sont réservées à des notes, glossaires et tables érudites. Nul Mentor n'y accompagne le jeune Scythe Anacharsis qui s'instruit directement, au gré de ses aventures, auprès « des grands hommes qui vivaient alors, et même de quelques personnages inconnus qui pouvaient lui donner des lumières » (Barthélemy 1815 : I, 101). On pourrait dire que la « vérité » de l'Histoire y a remplacé l'effusion évangélique, et rien n'y rappelle plus le tremblé, proprement pédagogique, entre le maître et son élève. Compayré jugera, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>, que « l'histoire [...] n'a besoin que d'elle même ; [qu']il n'est pas nécessaire de recourir dans cet enseignement aux artifices du dialogue, et aux procédés de rhétorique que Fénelon a mis en œuvre » (1911 : 609). Certes, mais Mentor et ses émules y perdront quelque chose de leur divinité : ils ne seront plus les instituteurs des belles-lettres, mais les vulgarisateurs d'une « science » élaborée par d'autres qu'eux-mêmes. Au lieu d'éduquer à un « plus humain », ils ne seront plus que les instructeurs de connaissances réputées « scientifiques »<sup>25</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

## Bibliographie

### Éditions du *Télémaque* (dans leur ordre chronologique de parution)

*Œuvres de Fénelon* (O. de F. 1820-24), archevêque de Cambrai, publiées d'après les manuscrits originaux, et les éditions les plus correctes ; avec un grand nombre de pièces inédites, Versailles, De l'imprimerie de J. A. Lebel, 21 t..

*Les Aventures de Télémaque fils d'Ulysse* (T. 1890). Avec préface et notes par M. l'abbé Martin, professeur au collège de Sommière (Gard), Quatrième édition, Paris, Librairie Poussielgue Frères.

*Les Aventures de Télémaque* (T. 1920), Nouvelle édition publiée avec une recension complète des manuscrits authentiques, une introduction et des notes par Albert Cahen, Paris, Hachette, 2 t.

*Lettre à l'Académie* (1922). Édition publiée conformément au texte de l'édition de 1716. Avec une introduction, des notes et un appendice, par Albert Cahen. Neuvième édition revue, Paris, Librairie Hachette.

*Les Aventures de Télémaque* (T. 1968). Chronologie et introduction par Jeanne-Lydie Goré, Paris, Garnier/Flammarion.

*Correspondance de Fénelon* (1972-1992). Texte et commentaire de Jean Orcival, avec la collaboration [pour certains volumes] de Jacques Le Brun et Irénée Noye, Paris, Klincksieck [puis] Genève, Droz, 13 v.

*Œuvres, tome I* (O. I 1983). Édition établie par Jacques Le Brun, Paris, Gallimard-NRF.

*Les Aventures de Télémaque* (T. 1995). Édition présentée, établie et annotée par Jacques Le Brun, Paris, Gallimard.

*Œuvres tome II* (O. II 1997). Édition présentée, établie et annotée par Jacques Le Brun, Paris, Gallimard-NRF.

### Autres références (critiques ou non)

BARTHÉLEMY, Jean-Jacques (1815), *Voyage du jeune Anarchasis en Grèce*, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire [fin 1788-début 1789], Paris, H. Nicolle, à la Librairie stéréotype, 7 t..

BESSE, Henri (1999), « De l'imitation au commentaire des textes des 'bons auteurs' au 18<sup>e</sup> siècle », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* 24, déc., 25-53.

BLAIR, Hugh (1797), *Leçons de rhétorique et de belles-lettres* [1783]. Par le Docteur Hugh Blair, Professeur de Rhétorique à l'Université d'Édimbourg ; traduit de l'Anglais par M. Cantwell, Paris, chez Gide, L'an V, 4 t.

COMPAYRÉ, Gabriel (1911), « Fénelon », in F. BUISSON dir., *Nouveau dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire*, Paris, Librairie Hachette et Cie., 606-609.

DU MARSAIS, César Chesneau (1813), *Des tropes* ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue [1730], Avignon, J. A. Joly, imprimeur-libraire.

GIRAULT-DUVIVIER, Charles-Pierre (1859), *Grammaire des Grammaires*, ou Analyse Raisonnée des meilleurs traités sur la Langue Française [1811]. Dix-septième édition entièrement revue et corrigée par P. A. Lemaire, Paris, A. Cotelle, 2 t.

LAMY, Bernard (1757), *La Rhétorique ou l'Art de parler*. Nouvelle édition, revue & augmentée, où l'on a ajouté ses *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* [1668], Paris, chez Nyon.

LE BOSSU, R.P. René (1676), *Traité du poëme épique* [1675]. Seconde édition, Paris, chez André Pralard. [Les trois premiers « livres » y sont paginés de 1 à 390 ; les trois derniers de 1 à 256].

MEYER, Jean (1985), *La France moderne, de 1515 à 1789*, Paris, Fayard (« Histoire de France » sous la direction de Jean Favier).

*Le Papillotage* (1765), Ouvrage comique et moral, À Rotterdam, chez E.V.D.W., & Compagnie.

RAMSAY, Andrews Michael M. (1824), « Discours de la poésie épique, et de l'excellence du Poème de Télémaque » [1717, remanié en 1734], in *O. de F.* 1844, t. XX.

ROLLIN, Charles (1732), *De la maniere d'enseigner et d'étudier les belles lettres*, par rapport à l'esprit & au coeur [1726-1728]. IV<sup>e</sup> Édition, revue, corrigée, & augmentée d'une Table des matieres, Paris, Jacques Estienne, 4 t.

SAINT-SIMON [Louis de Rouvroy, duc de] (1983-1988), *Mémoires* [1711-1714]. Additions au Journal de Dangeau. Édition établie par Yves Coirault, Paris, Gallimard, 8 tomes (« Bibliothèque de la Pléiade »).

[TUET, Jean Charles François] (1801), *Le Guide des Humanistes*, ou premiers principes de gout, Développés par des Remarques sur les plus beaux Vers de Virgile, & des autres bons Poètes Latins & François [1780]. Nouvelle édition, Paris, chez H. Barbou et chez Nyon le jeune.

## NOTES

1. Il y a vingt ans, Le Brun comptait « plus de huit cent éditions et traductions » (O. I 1983 : IX), mais elles dépasseraient le millier (T. 1995 : 7). Pour les abréviations des titres, voir notre bibliographie.
2. Dont le sous-titre est : « Nouvelle édition, corrigée, et enrichie des imitations des anciens poètes, de nouvelles notes, et de la vie de l'auteur » (en 2 v., in-12). Un éditeur de Lyon, en 1815 (3 v., in-8) y ajoutera les imitations de l'Ancien et du Nouveau Testament.
3. Il en existe un manuscrit autographe à la B.N. (ms. Fr 14944), non divisé en Livres. Fénelon en fit faire au moins deux copies (à la B.N. ms. fr. 14945, et au séminaire de Saint-Sulpice, ms. 2123), qu'il revit (voir T. 1995 : 425-426).
4. Nous avons comparé la typographie, dans six éditions allant du début du XIX<sup>e</sup> siècle à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, d'un court passage du douzième Livre : là où Lefèvre & Boissonnade (O. de F. 1824) ainsi que l'abbé Martin (T. 1890) distinguent cinq paragraphes, Cahen (T. 1920) en marque sept, Goré (T. 1968) allant jusqu'à seize (elle revient à la ligne à chaque réplique), avant que Le Brun (T. 1995 ; O. II 1997) ne revienne à six ; les éditeurs anciens signalent le « style direct » par la seule majuscule, ce qui donne de la fluidité à la lecture, alors que les plus récents multiplient les guillemets, à la française (Cahen, Goré), ou en les combinant avec des guillemets à l'anglaise afin de marquer, à l'intérieur d'une réplique, des propos rapportés (Le Brun) ; quand les premiers font deux phrases (au sens où elles ont une majuscule à leur initiale et un point à leur fin), les seconds en font trois ou quatre ; quand les uns usent du point-virgule les autres préfèrent les deux points ; et tous, sauf un (l'abbé Martin), confondent le Ô vocatif avec le Oh ! exclamatif.
5. Destiné aux élèves des classes d'humanités, il est paru sans nom d'auteur en 1780 (voir Tuet 1801), mais la pratique de l'imitation en classe ne semble pas avoir beaucoup varié du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.
6. C'est le cas, par exemple, de Cahen (T. 1920 : XXVIII).

7. Les grammairiens du français appelaient ainsi les adjectifs qui, joints à un nom propre, sont précédés de l'article défini pour indiquer une qualité caractéristique de la personne dénommée permettant de la distinguer d'une autre (*Fénelon vertueux*, en telle ou telle occasion, n'est pas *le vertueux Fénelon*). Ch.-P. Girault-Duvivier rappelle, dans sa *Grammaire des grammaires* [1811], que « l'adjectif appartient à la grammaire et à la logique », alors que « l'épithète appartient à la poésie et à l'éloquence » (1859 : II, 1137).
8. L'abbé Martin remarquait, à juste titre, que « dans le Télémaque il y a très peu des discours proprement dits » ; il n'en retenait que sept, les autres ne pouvant « être donnés aux élèves comme modèles de discours » (1890 : XXVIII).
9. Dans une lettre en latin adressée au cardinal Gabrielli, qui n'a été retrouvée qu'en 1975 et que nous citons dans la traduction qu'en donne Le Brun.
10. Contrairement aux jésuites dont les élèves jouaient tragédies, comédies et ballets composés à leur intention, l'Oratoire n'autorisait que la tragédie et Port-Royal interdisait tout théâtre scolaire. La III<sup>e</sup> République, deux siècles plus tard, fera de même pour le primaire, y compris supérieur (règlements de janvier 1887 et décembre 1888). Quant au roman, de Rollin à Rousseau ou à Blair, il a longtemps été jugé dangereux, et il ne sera introduit, dans les programmes du secondaire français, qu'en 1923.
11. Ramsay répond déjà, en 1717, à ceux qui « croient que l'auteur du Télémaque épuise trop son sujet », qu'il y « dit tout, et ne laisse rien à penser aux autres » (O. de F., 1824 : XX, LXXXVII). C'est l'unique reproche que Blair, par ailleurs plein de louanges pour « l'aimable auteur des aventures de Télémaque », lui fait (1797 : IV, 138-40).
12. Compayré (1911 : 608-609) estimera que Fénelon, ayant fait « du jeune prince un homme trop à son image », « échoua pour avoir trop bien réussi ».
13. Guerre de la Ligue d'Augsbourg, famines et épidémies qui font plus de 1,5 million de morts, contestation de la théorie du droit divin...
14. Louis XIV, en dépit de son despotisme, semble avoir mieux accepté, au moins en privé, la critique que nombre de despotes antérieurs. Un historien actuel observe que les mémoires rédigés à son intention « ont parfois une formidable liberté de ton », et que, « se sentant responsable, le roi se laissait dire et écrire bien des choses sur ses ministres, Colbert ou Louvois compris » (Meyer 1985 : 66 et 338).
15. On sait que, dans sa Cité de Dieu, Augustin compte la sibylle de Cumae, dont il réinterprète les prophéties à la lumière de la Révélation, parmi les bienheureux.
16. Dans sa *Somme théologique*, Thomas oppose le sens « littéral » au sens « spirituel », dans lequel il distingue le sens « allégorique », qui est l'interprétation de l'Ancien Testament rapporté à ce que l'on sait de la vie du Christ, le sens « moral ou tropologique », qui est l'interprétation des gestes et faits du Christ en tant que modèle de ce que doit faire le chrétien, et le sens « anagogique », qui interprète ces mêmes faits et gestes en fonction des temps eschatologiques.
17. Voir ses « lettres et opuscules spirituels, exhortations, entretiens, sermons » (selon les sous-titres dont use Le Brun pour les regrouper dans O. I 1983 : 553-969).
18. N'oublions pas que Fénelon est allé courant 1685 et 1686, accompagné de Fleury, en Aunis et Saintonge afin d'y reconvertir les tenants de la Religion Prétendue Réformée à la foi catholique. Dans une de ses lettres, il note qu'il « nous serait facile de les faire tous confesser et communier si nous voulions les en presser », objectant aussitôt : « comment donner Jésus-Christ à ceux qui ne croient pas le recevoir ? » (voir les « Lettres antérieures à l'épiscopat » publiées par J. Orcival, *Correspondance* 1972 : t. 2).
19. En grec ancien, le *kêrux* (d'où vient *kêrugma*) était le héraut chargé de proclamer officiellement les nouvelles.
20. Nous pensons à la dernière floraison des éditions du *Télémaque* en français, et au fait que l'empereur du Japon Hirohito a encore appris cette langue, au début du XX<sup>e</sup> siècle, à partir de ce texte.

21. D'après le titre d'un ouvrage anonyme (dont nous n'avons pu jusqu'à maintenant retrouver l'auteur) intitulé *Le Papillotage, ouvrage comique et moral*, publié à Rotterdam en 1765. Ce mince ouvrage, qui eut un certain succès en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous paraît déjà thématiser ce que Norbert Elias, dans *Über den Progress der Zivilisation*, et Pierre Bourdieu, dans *La distinction*, théoriseront.

22. L'auteur du traité sur *Le Papillotage* ne manque pas de s'en prendre à des manières – ce qui n'est pas sans rapport avec des jugements, anciens ou plus récents, relatifs au style ou à la personne même de Fénelon – où l'on « peine à distinguer l'individu mâle de l'individu femelle » (*ibid.* : 6), et qui font que même les militaires en viennent à « paroître avec des airs efféminés, & des manieres affectées » (*ibid.* : 32).

23. Ce qui lui valut, parmi d'autres mérites, l'élection, en août 1789, à l'Académie française (au siège de Beauzée).

24. Il y reprend en partie son *Histoire critique des doctrines de l'Éducation en France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle* [1880].

25. Rappelons que la Révolution française a rejeté l'idée (défendue entre autres par Saint-Just ou Lepeletier) d'une « éducation nationale » au profit d'une « instruction publique » (défendue en particulier par Condorcet).

## RÉSUMÉS

La relation qu'entretient Mentor avec Télémaque n'est, d'évidence, que l'ombre fabulée de celle qu'entretenait, jour après jour, Fénelon avec le jeune duc de Bourgogne. Ce qui inscrit les *Aventures de Télémaque* dans la tradition des « miroirs du prince », et non dans celle des manuels destinés à enseigner une langue. Pourquoi cet ouvrage est-il devenu, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un des textes majeurs de l'enseignement, entre autres, du français ? Notre hypothèse est que, tissé d'au moins quatre discours à la fois très anciens et « modernes », il est aussi un « miroir des enseignants des langues vulgaires », qui y ont vite perçu la métamorphose de Mentor en Minerve comme une compensation à ce qui restait, pour eux, « un métier de chien ».

The relationship between Mentor and Telemachus is, clearly, only the fictional shadow of the daily relationship between Fénelon and the young Duke of Burgundy. Thus *The Adventures of Telemachus* belongs to the tradition of the « mirror of prince » (mirror of prince), and not to that of language teaching textbooks. Why did this work become, in the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries, one of the most important texts for French teaching, among other languages? Our hypothesis is that, this text, being made up of at least four discourses which are very ancient and « modern » at the same time, is also a « mirror of common languages' teachers », who immediately saw in the transformation of Mentor into Minerva a compensation for what remained, to them, « un métier de chien » (a rotten job).

## INDEX

**Mots-clés** : imitation, manuel, pédagogie, poésie épique, politique, religion

**Keywords** : epic poetry, pedagogy, politics, textbook

AUTEUR

**HENRI BESSE**

ENS Lettres & Sciences humaines – UMR CNRS 7597